CHRONIQUE

Projets et suggestions de travaux.

A diverses reprises j'ai signalé dans cette Chronique l'intérêt qu'il y aurait à poursuivre ou à faciliter les recherches de manuscrits dans les bibliothèques. J'ai rappelé, par exemple, dans le tome IV de la *Revue*, p. 176, le programme de travaux proposé par M. L. Laurand; dans le même volume, p. 33, tout le plan d'enquêtes esquissé par M. F. Grat; enfin dans le volume V, p. 128, les suggestions de M. P. Lehmann. En particulier, M. Grat évoquait dans un article des *Mélanges de l'École française de Rome*, t. XLII, 1926, les richesses que recèlent les bibliothèques inexplorées d'Espagne; sur ce point, M. J. Estelrich m'avait fait connaître que des recherches méthodiques étaient entreprises par un de ses collaborateurs, et le volume XII récemment paru des *Estudis Universitaris Catalans* nous apporte, sous la signature de M. F. Martorell i Trabal, un inventaire des manuscrits de la bibliothèque du couvent de Franciscains de Balaguer, qui contient l'indication de maints textes ecclésiastiques latins intéressants.

Mais dans cet ordre d'idées il convient de signaler une initiative de bien plus grande envergure. Dans une Chronique de 1926, p. 34, je signalais que M. Seymour de Ricci avait envisagé la préparation d'un inventaire des manuscrits latins; depuis, son projet s'est précisé et élargi : dans une récente communication à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il a présenté un plan de recherche et de publication dont voici les grandes lignes d'après l'auteur lui-même :

En 1739, paraissaient les deux volumes in-folio de la précieuse *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum nova*, où le grand Bénédictin Montfaucon donnait au monde savant, pour la première fois, un catalogue sommaire des richesses manuscrites des grandes bibliothèques de l'Europe. Un siècle plus tard, en 1830, l'éminent jurisconsulte allemand Haenel publiait, sous une forme assez modeste, un fort utile *Catalogus librorum manuscriptorum*, contenant le dépouillement succinct des bibliothèques de la France, de la Suisse, de la Grande-Bretagne et de la péninsule ibérique. En 1853, un anonyme zélé, qu'on croit avoir été le comte de Mas-Latrie, donnait, dans l'*Encyclopédie théologique* de l'abbé Migne, un *Dictionnaire des manuscrits* qui est, en quelque sorte, une refonte en deux volumes de Haenel et de Montfaucon combinés, refonte assez maladroite et dont Léopold Delisle a signalé les multiples faiblesses. Depuis

cette époque, il n'est guère de grande bibliothèque qui n'ait considéré comme son principal devoir la publication du catalogue de ses manuscrits. Malheureusement, il n'existe qu'un seul endroit au monde où tous ces catalogues se trouvent réunis, c'est la salle de lecture du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Depuis près d'un siècle, grâce surtout aux efforts de Léopold Delisle et de M. Omont, rien n'a été négligé pour compléter cette collection dont M. Omont nous a donné, à plusieurs reprises, de très utiles index. Mais cette collection est unique au monde et des dépôts aussi importants que le British Museum, la Vaticane ou la Bibliothèque de Berlin sont loin d'être aussi complets dans cette spécialité. Enfin les catalogues de manuscrits sont trop souvent tirés à un petit nombre d'exemplaires et non mis dans le commerce. On conçoit à quel point, au bout de quelques années, il peut être pénible d'en constituer une collection. Les bibliothèques américaines qui ont essayé de le faire ont rapidement reconnu la difficulté de cette tâche.

En présence de cette situation, de la nécessité pour tout travailleur sérieux de connaître les richesses manuscrites des bibliothèques grandes ou petites, des difficultés que rencontrent ceux-là mêmes qui vivent à Paris et des difficultés plus grandes (pour ne pas dire des impossibilités) qui arrêtent les travailleurs éloignés de la Bibliothèque nationale, on peut se demander s'il ne serait pas possible de leur venir en aide par la publication d'un nouveau recueil de catalogues de manuscrits.

Il ne saurait être question d'un catalogue détaillé : ce catalogue compterait des centaines de volumes, et un siècle de travail suffirait à peine à en terminer la publication. Un catalogue succint des manuscrits des bibliothèques publiques et corporatives du monde entier aurait à enregistrer un total d'environ un million de volumes, qui pourraient être répartis en vingt volumes d'environ mille pages.

M. Seymour de Ricci a établi jusque dans le détail le plan et le devis de cette publication, dont il a même soumis un spécimen imprimé au jugement des personnes intéressées. Nous ne pouvons que lui souhaiter d'obtenir rapidement les moyens matériels de réaliser cette monumentale *Bibliotheca manuscriptorum nova*.

— Dans un ordre d'idées voisin, je dois signaler une initiative bibliographique intéressante, qui consiste à rechercher et à cataloguer les ouvrages imprimés de la période héroïque de l'imprimerie (1501-1530). On sait que les éditions de ce temps ont parfois pour nous la valeur de véritables manuscrits, et pour le latin nous ont transmis des collations intéressantes. La maison d'édition J. Halle, de Munich, vient de publier en deux fascicules de 256 pages, avec de nombreuses reproductions de gravures, les ouvrages publiés en Allemagne (classés par noms d'auteurs de A à Z). On y trouvera de nombreux ouvrages latins, soit d'humanistes

et d'auteurs ecclésiastiques, soit même de classiques : Ovide, Plaute, Pline, Suétone, etc., dont la mention intéressera les philologues autant que les bibliophiles.

*
* *

Diverses publications récentes, les *Vorlesungen* de M. J. Wackernagel, le *Système de la syntaxe* de M. A. Juret, la dernière édition du *Riemann* revue par M. Ernout, ont attiré l'attention des latinistes sur le domaine un peu délaissé de la syntaxe. On sait comment, après diverses tentatives peu encourageantes, l'étude historique de la syntaxe a été peu à peu négligée, sous le prétexte que « l'histoire de la syntaxe latine n'était qu'une histoire du style ». Il y avait là de l'exagération, et peut-être quelque dépit de la part de latinistes qui étaient trop philologues et trop peu linguistes. Depuis l'époque de ce renoncement, notre sens de l'évolution linguistique s'est affiné, nos méthodes d'investigation se sont améliorées, le matériel de faits et d'observations s'est accru, et il n'est pas un latiniste qui ne puisse souscrire aujourd'hui au vœu que vient de formuler M. A. Meillet à propos du livre de M. Juret (*Bul. de la Soc. de linguistique*, n° 84, p. 129) : « Il faut espérer qu'un jour un linguiste traitera le beau sujet que serait une syntaxe historique du latin, montrant dans l'état de choses latin exactement décrit un moment de transition entre le type indo-européen et le type roman ; pareil livre n'existe pas, quoique les données pour le faire ne manquent pas ». Cet appel fournit déjà l'idée directrice et comme le plan sommaire du travail. On trouvera d'autres indications utiles dans les *Vorlesungen über Syntax* de M. J. Wackernagel (cf. le Bulletin critique de cette Revue, t. V, p. 201), dans W. Porzig, *Aufgaben der indogermanischen Syntax* (*Festschrift Streitberg*, p. 126 et suiv.), dans les *Syntactica*, qui viennent de paraître, de M. E. Löfstedt, et enfin dans le livre à paraître de M. Meillet lui-même sur l'histoire de la langue latine.

— A qui cherche des occasions de travaux limités, je conseille la lecture de l'Introduction générale que M. J.-B. Hofmann a publiée en tête de la 5e édition de la *Lateinische Grammatik* de Stolz-Schmalz (cf. ci-dessous, Bulletin critique, p. 92). On y trouvera, par exemple (p. 15-16), le rappel de la théorie de MM. W. Horn (*Sprachkörper und Sprachfunktion*) et K. Karstien (*Festschrift Streitberg*, p. 403 et suiv.), autre aspect de celle de M. A. Meillet sur la fragilité des mots accessoires et de celle de M. J. Wackernagel sur la caducité des monosyllabes, qui peut servir de directive à des enquêtes sur les amuissements, mutilations phonétiques, affaiblissements de sens, exclusions de vocabulaire, etc. ; M. Horn note lui-même, p. 17, que l'on pourrait utilement poursuivre la recherche des applications de la loi Wackernagel relative au traitement des mots accessoires (*Götting. Nachr.*, 1906, p. 181 et suiv.).

J'ai souvent indiqué moi-même (cf. en particulier l'article *Synonymes latins* dans le volume du *Cinquantenaire de l'École des Hautes Études*) l'intérêt que présente l'étude des synonymes, non pas pour les départager au nom d'une « Grundbedeutung » imaginaire, mais pour analyser les motifs et les procédés de la synonymie. Il y a là, dit aussi M. Horn, un domaine à peine exploré, riche en problèmes de détail. On lira avec profit toute la p. 30 de l'Introduction de M. Hofman, en complétant les indications fournies par celles que j'ai données moi-même dans le volume du *Cinquantenaire de l'École des Hautes Études* et dans les *Mémoires de la Société de linguistique*, t. XX, p. 77 et suiv., sur l'utilisation des doublets.

Une autre suggestion de M. Hofmann (p. 25), empruntée à M. W. Horn et fondée sur une observation de W. Streitberg, est relative à ce qu'on reut appeler dans le langage « la conservation de l'énergie »; c'est une théorie des compensations, d'après laquelle aucun élément (phonétique, morphologique, syntaxique, sémantique) ne se perd sans être remplacé par un substitut. La recherche des substituts mérite d'être poussée dans le détail, et sera certainement fructueuse, même si elle ne devait pas conduire à la confirmation d'un principe qui, à vrai dire, n'emporte pas d'emblée la conviction.

Enfin, une remarque empruntée aux *Vorlesungen* de M. J. Wackernagel me remet en mémoire un article publié récemment par M. R. Waltz dans la *Revue de Philologie*, et fournit la vraie méthode pour permettre de résoudre enfin une question abondamment controversée, celle du pluriel dit tantôt « de modestie », tantôt « de majesté », tantôt « oratoire, poétique, pluriel d'auteur », etc.; ce pluriel ne se trouve pas chez tous les auteurs : il faudrait commencer, dit M. Wackernagel (t. I, p. 100), par départager ceux qui l'emploient et ceux qui l'ignorent; ce classement serait déjà une indication, qui pourrait inspirer la méthode à suivre pour faire dans chaque auteur la critique des circonstances et des conditions d'emploi.

— Au nombre des questions qui attirent et déçoivent sans cesse les chercheurs, il faut compter, avec celle de l'accent et de l'ictus métrique, celle de la césure, « philological ghost », dit M. E. H. Sturtevant dans un récent article (*The doctrine of caesura : American Journ. of philol.*, 1924, p. 329-350). Les théories des anciens sont contradictoires et inacceptables (cf. E. Bassett, *Amer. Journ. of philol.*, 1919, p. 341-372), celles des modernes s'accommodent mal de ce qu'on sait de la structure phonique du vers; à la suite des discussions instituées dans les périodiques américains (cf. *Classical Weekly*, t. XVIII, p. 73-79), les professeurs de là-bas en sont à demander (cf. Ch. Knapp, *Classical Weekly*, t. XVIII, p. 121-123) ce qu'ils doivent enseigner à leurs élèves. M. Sturtevant convie les chercheurs à aborder le problème avec un esprit nouveau : « Il faut étudier à la fois, dit-il, mais en se gardant de les confondre, la

question de la fin de mot et celle de la pause de sens ; cette étude ne doit pas être viciée par une théorie préalable des membres rythmiques, ou par des hypothèses prématurées sur l'origine des mètrres grecs, ou par une conception à priori du rôle des finales latines. » Qui voudra s'attaquer à ce problème difficile et intéressant fera bien de se mettre en rapport avec l'auteur de ces suggestions.

— J'ai signalé précédemment, je crois, l'intérêt qu'il y aurait à rechercher quel a été le matériel de lectures des écrivains anciens, ce qu'a pu être, par exemple, la bibliothèque d'un Pline le Jeune, d'un Sénèque, de façon à déterminer d'une part les influences subies, d'autre part le contenu de la littérature courante. Je vois qu'une dissertation de Münster de 1925, de M. Th. Pütz, porte le titre : *De M. Tulli Ciceronis bibliotheca.* Voilà un précédent dont il y aurait, je crois, intérêt à s'inspirer.

— Une autre dissertation récente répond encore à une question que je posais dans cette Chronique (1927, p. 133), relativement à la façon de citer des auteurs anciens, et en particulier de Sénèque : J. Borucki, *Seneca philosophus quam habeat auctoritatem in aliorum scriptorum locis afferendis*, Borna-Leipzig, Noske, 1926.

— J'ai déjà présenté à propos de Sénèque (cf. cette *Revue*, 1927, p. 133) diverses suggestions de travaux ; la matière est apparemment inépuisable, car un des derniers sénéquisants, M. A. Oltramare, dans son livre pourtant si riche sur *Les origines de la diatribe romaine* (Lausanne, Payot, 1926), se plaît à reconnaître que la question des rapports de Sénèque avec la philosophie populaire reste encore à traiter, et qu'un livre spécial plus considérable que le sien y suffirait à peine (p. 252). Même en ce qui concerne les sources grecques de la philosophie de Sénèque, il y aurait encore, après les recherches de Weber (*De Senecae genere dicendi Bioneo*, Marburg, 1895), à dépister chez le philosophe latin tout ce qui lui vient de la tradition de Bion et d'Ariston (Oltramare, p. 262). — Un autre genre d'étude pourrait porter sur les aboutissants de la philosophie de Sénèque et ses rapports avec la religion, et c'est l'occasion de rappeler que le prix Victor-Cousin de l'Institut sera décerné en 1929 « au meilleur mémoire sur les rapports du stoïcisme avec les religions de l'empire romain ».

— On sait tout ce qui a été dépensé ces dernières années de science et de peine pour nous procurer un bon texte de Tertullien, et en particulier de l'Apologétique. Il n'en est que plus nécessaire de relever les lacunes dont se plaint le dernier éditeur en date, A. Souter (*Apologeticus*, Aberdeen, University Press, 1926) : nous sommes encore privés, dit l'auteur dans sa préface, d'une collation du plus ancien manuscrit, celui de Leningrad, exemplaire de Corbie du IX^e^ siècle, et pour le reste la critique comparative des différents éléments de la tradition est à chaque instant

tenue en échec, faute d'un lexique complet de la langue de Tertullien (à nous, P. Faider!); on sait, en effet, que le Lexique de M. P. Henen, publié à Louvain en 1910, ne comprend que l'Apologétique.

— Si nous poussons cette revue des tâches utiles jusqu'au latin du moyen âge, qui a déjà défrayé plusieurs de ces Chroniques, il est impossible de ne pas signaler le programme de travaux qu'a tracé M. E. Faral, comme suite à l'exposé qu'il avait fait dans cette *Revue* même (1923, p. 26 et suiv.), dans la *Leçon d'ouverture* de son cours au Collège de France (Paris, Champion, 1925). « Il faut espérer, dit M. A. Meillet (*Bull. de la Soc. de linguistique*, n° 80, p. 100), que cet excellent programme préparera un renouveau dans l'étude du vocabulaire du latin médiéval. L'une des tâches urgentes de la linguistique est de montrer comment s'est constitué le vocabulaire européen; l'examen du latin médiéval dans tout son développement est la partie essentielle de ce travail, qui demandera des ressources considérables ». M. Meillet note que l'Union interacadémique s'intéresse à cette tâche, et M. H. Goelzer nous a entretenus ici de l'organisation du travail. On sait malheureusement, comme le dit M. Meillet à un autre endroit (*Bull. de la Soc. de linguistique*, n° 84, p. 1-2), à quel point les ressources font défaut, et en argent et en travailleurs, pour mener à bien une tâche pareille dans un délai acceptable. Et c'est peut-être l'occasion, pour conclure cet appel aux travailleurs de bonne volonté, de reprendre à notre compte, au nom de la philologie, les doléances que M. Meillet exprime sur les conditions défectueuses où se fait actuellement l'étude scientifique des langues : « La plupart des travailleurs sont des professeurs dont l'enseignement est plus ou moins lourd, plus ou moins éloigné de leurs recherches scientifiques, et ne leur laisse guère de loisirs pour une méditation suivie... Et quand, au prix de grands sacrifices personnels et d'un long effort désintéressé, des matériaux abondants dont dépend le renouvellement de la science sont rassemblés, les chercheurs doivent s'user en efforts, quelquefois vains, pour les publier... L'organisation de la science est mauvaise; à vrai dire, elle n'existe pas. L'enseignement est organisé tant bien que mal; la recherche ne l'est pas, et la publication ne l'est pas davantage. » J'ai trop souvent exprimé des plaintes pareilles (cf. en dernier lieu la Chronique de 1927, p. 21-22), pour ne pas saisir l'occasion de les porter une fois de plus devant les lecteurs de la *Revue*, en leur demandant sur ce sujet leurs propres réflexions et suggestions.

J. Marouzeau.

RAPPORTS ET COMMUNICATIONS

I

RUTILIUS CLAUDIUS NAMATIANUS ET LES MOINES

PAR PIERRE DE LABRIOLLE
Professeur à la Faculté des lettres de Paris

Le 21 ou le 22 septembre de l'année 416[1], Rutilius Claudius Namatianus quittait Rome, non sans regret, pour se rendre en Gaule, où l'appelait le souci de ses propriétés dévastées par les invasions. Rutilius était originaire de la Gaule, peut-être de la région de Toulouse. Deux ans auparavant, en 414, il occupait les importantes fonctions de préfet de Rome, poste que son père avait déjà tenu, après avoir été *Comes sacrarum largitionum* et *Quaestor sacri Palatii*. Ses amis (il en nomme plus d'un dans son poème) étaient pour la plupart, comme lui-même, de hauts fonctionnaires, et des lettrés.

Il choisit la route de mer, la jugeant plus commode[2]. Elle lui réserva d'ailleurs quelques déboires. Il dut attendre pendant quinze jours le beau temps au Portus Augusti, et arrivé à Pise, au septième jour de ses courtes traversées, il y fut de nouveau bloqué par la tempête.

L'idée lui vint de raconter en vers son voyage, comme l'avaient fait avant lui Horace dans une de ses *Satires*[3], Ovide dans une pièce des *Tristes*[4], Stace dans un morceau des *Silues*[5]. M. Vessereau, à qui l'on doit une thèse volumineuse sur Rutilius et son poème, a supposé que cet itinéraire aurait été rédigé « au jour le

1. C'est la chronologie assez communément admise, en dépit des doutes très appuyés de Tillemont.
2. Livre I, vers 37.
3. Sat. I, v.
4. I, 10.
5. III, 2.